



HAL
open science

“ Vers 1944-1945. D’une guerre à l’autre : illustrations de Candide par Daniel Loty ”

Stéphanie Gehanne Gavoty, Laurent Loty

► **To cite this version:**

Stéphanie Gehanne Gavoty, Laurent Loty. “ Vers 1944-1945. D’une guerre à l’autre : illustrations de Candide par Daniel Loty ” : Enquête sur la réception de Candide de Voltaire. Cahiers Voltaire, 2022, n° 21, p. 202-220. hal-03846436

HAL Id: hal-03846436

<https://hal.science/hal-03846436>

Submitted on 6 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Grandide s'assied bien à l'ombre
sur les plumes fines de l'incubation



On va chasser Grandide par la nuit, et le
drape de celle-ci lui est offerte!

Enquêtes



Les guerriers assent droit à un coup chacun sur
un flope et l'abêide en plus l'accepte de
revenir dans leur rang

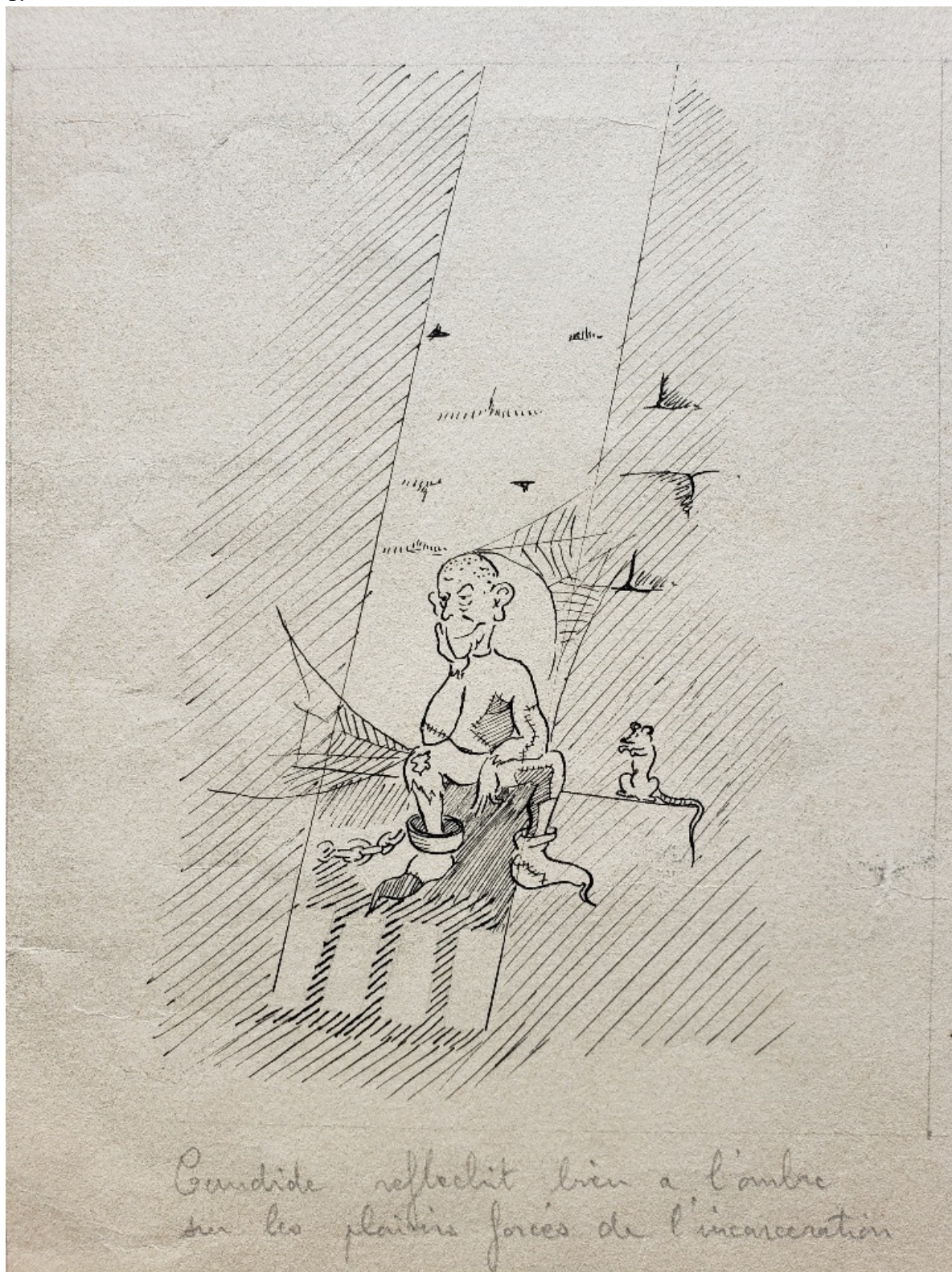


La nouvelle recrue est fêta et capitaine lui
fait d'avantageuses propositions.

Frontispice : Planche pour le chapitre II de *Candide* par Daniel Loty (coll. personnelle)

« Vers 1944-1950. D'une guerre à l'autre : illustrations de *Candide* par Daniel Loty » : sur la réception de *Candide* de Voltaire

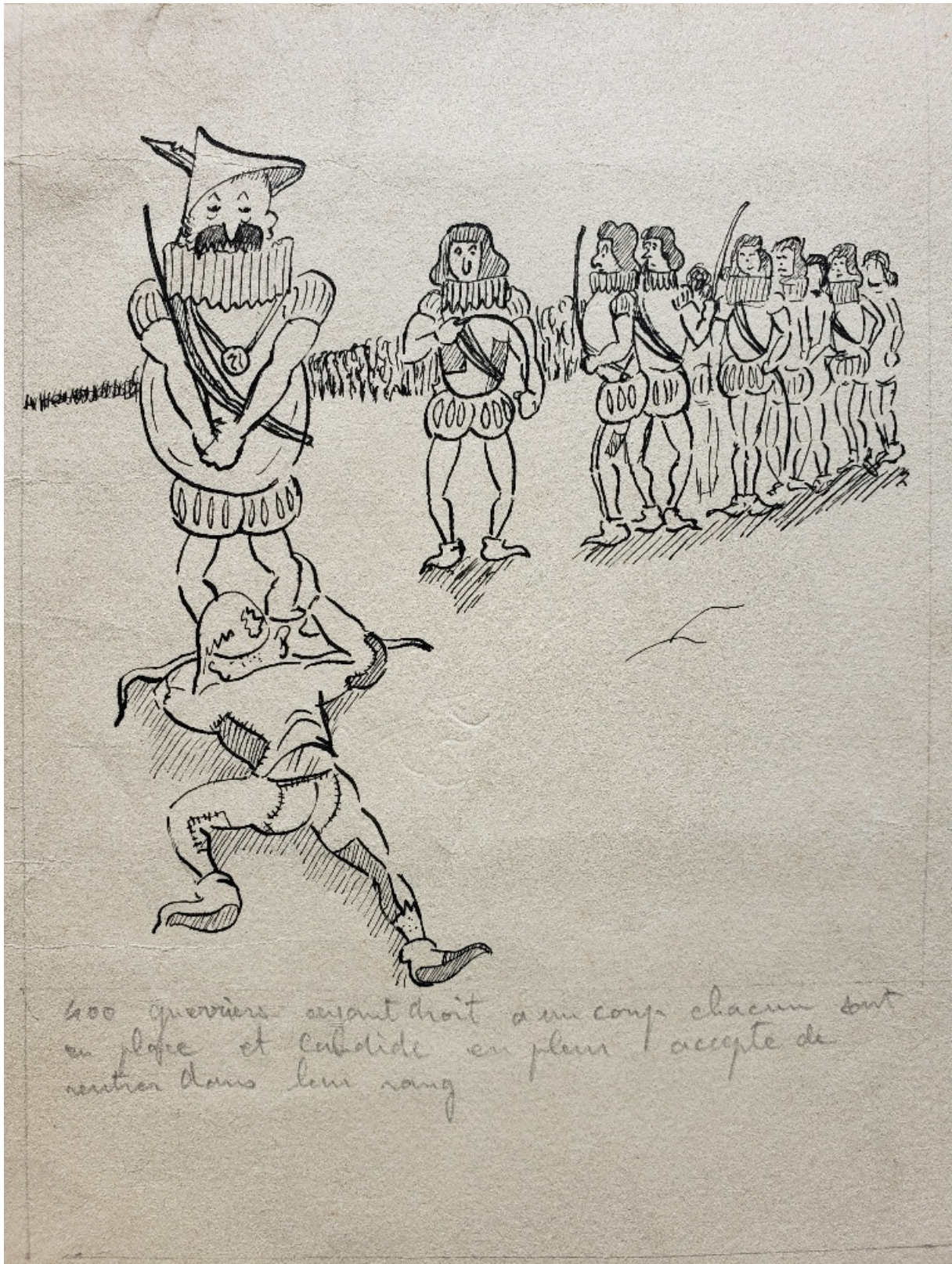
1.



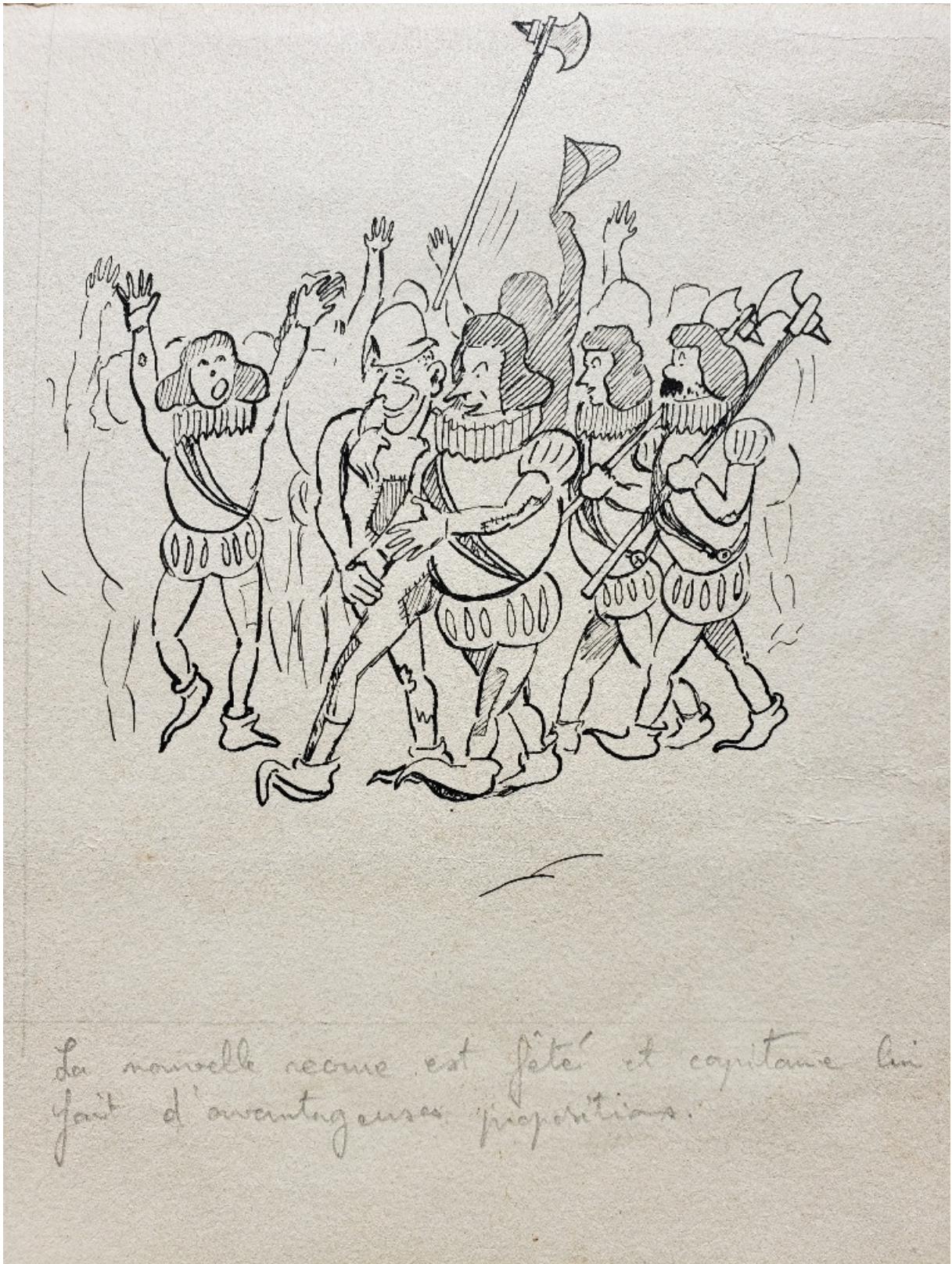
1. Candide réfléchit bien à l'ombre sur les plaisirs forcés de l'incarcération.



2. On va libérer Candide... Par la mort, et le choix de celle-ci lui est offert !



3. 400 guerriers ayant droit à un coup chacun sont en place et Candide en pleurs accepte de rentrer dans leur rang.



4. La nouvelle recrue est fêtée et capitaine lui fait d'avantageuses propositions.



5. Les Maures attaquent, c'est la guerre et quelle guerre. Candide regrette sa calme prison.



Candide décide de rejoindre un pays plus calme et traverse des régions dévastées où règne la plus grande désolation.

6. Candide décide de rejoindre un pays plus calme et traverse des régions dévastées où règne la plus grande désolation.



7. *Il marche et marche.*

Les illustrations de *Candide* par Daniel Loty se présentent presque comme une bande dessinée, sous la forme de deux planches, sur une grande feuille de papier de 32,5 cm de large sur 50 cm de haut, comportant quatre cases sur le recto et trois cases sur le verso. Le dessin est

à l'encre. Les légendes sont au crayon. Aux quatre coins, des trous laissent penser que la grande feuille de papier a été épinglée à un mur.

2.

C'est la Seconde Guerre mondiale qui est à l'origine de ces dessins, et c'est le déclenchement de la guerre en Ukraine, en février 2022, qui les a fait surgir d'un lointain passé pour arriver jusqu'à nous. Fin février, l'un des deux co-auteurs de cette notice, Laurent Loty, correspond par courriel avec l'une de ses cousines américaines, Maureen, sur l'Ukraine, sur cette région de l'Europe qui a connu tant d'horreurs et dont les victimes se comptent par millions de morts, en 1932-1933 durant le Holodomor, la famine provoquée par Staline ; et durant le génocide juif, dans des camps d'extermination et surtout sous la forme de la Shoah par balles, extermination organisée par le nazisme avec la complicité de certaines populations ou mouvements antisémites. Un des courriels évoque les vicissitudes d'une ville, Volodymyr, qui ne cesse de passer d'un empire à l'autre, appartient au XVI^e siècle au Royaume des Deux Nations (Lituanie et Pologne), à la fin du XVIII^e siècle à la Russie, au début du XX^e siècle à la Pologne, pendant la Seconde Guerre mondiale à l'Ukraine soviétique, puis à l'Allemagne nazie, puis à l'Ukraine, qui elle-même...

Le personnage de Voltaire se trouve d'ailleurs sur le terrain d'une guerre située non loin de l'Ukraine (évoquée dans *l'Histoire de l'empire de Russie* à laquelle l'auteur travaille en 1758), qui opposent les Abares (selon le *Dictionnaire de Trévoux* de 1740, des « restes de la Nation des Huns [...] d'une taille qui approchait de la gigantesque, d'un regard farouche, et d'une laideur à faire peur »), et les Bulgares, un peuple de slaves que l'on retrouve en Bulgarie, alors dans l'Empire ottoman, mais aussi, aujourd'hui encore, sous forme de minorités linguistiques, en Ukraine, dans l'oblast d'Odessa, en Moldavie et en Roumanie, en Macédoine et en Serbie, ainsi qu'en Turquie.

Le cousin français, qui a fait sa thèse sur l'histoire de l'optimisme, déclare à la lecture de l'histoire terrible de la ville de Volodymyr, que l'« on croirait l'un des pires chapitres de *Candide* de Voltaire ». La cousine américaine se souvient alors que son père a dessiné des illustrations de *Candide* et les lui envoie. Une enquête commence, sur la nature et le sens de ces dessins, sur la rencontre entre l'illustrateur et le texte de Voltaire. La co-autrice du présent texte s'en mêle, et adopte bien vite la cousine, et même l'oncle d'Amérique, aujourd'hui décédé. Car celui-ci revit aujourd'hui, du fait de cette enquête collective, en la figure d'un jeune homme candide, autrefois tout jeune dessinateur, tout jeune soldat engagé, et amateur amèrement ironique des scènes de guerre tragico-burlesques de *Candide*.

Daniel Loty est un oncle d'Amérique mythique que n'ont quasiment jamais rencontré ses neveux français (unique souvenir : lors d'un voyage en France, il offre un GI Joe, soldat américain en forme de poupée articulée, avec ses vêtements et son équipement militaire, à savoir un fusil, un bazooka – ou lance-roquette –, une radio dans un sac à dos, et divers autres accessoires). Sa passion pour le dessin dans sa jeunesse est tout aussi inconnue de ses propres enfants. C'est après son décès, le 29 août 1980 à Détroit, dans le Michigan, que quelques dessins emportés de France sont retrouvés par ses enfants, Patrick et Annick nés quelques années avant le départ pour les États-Unis en 1956, et Maureen, née quelques années après aux États-Unis, encore un peu française par son second prénom, Françoise. Passionnée par le dessin, cette dernière n'a jamais connu l'activité de dessinateur de son père, comme elle ne l'a jamais entendu parler de son engagement dans la Résistance puis dans l'armée française de libération. Il a fallu pour cela qu'elle découvre, après son décès, une esquisse d'autobiographie rédigée en 1978, quelques pages qui commencent par la passion du dessin, et s'achèvent par l'engagement dans la guerre avant le départ pour les États-Unis.

L'autobiographie rédigée en 1978 (en anglais, et en partie traduite ci-dessous par nos soins) ainsi que les rares dessins retrouvés en 1980 éclairent cette obsession de la guerre, de la

part d'un jeune homme qui aurait peut-être voulu devenir dessinateur et dont la vie a basculé avec la Seconde Guerre mondiale.

Daniel Loty naît le 19 mars 1926 à Saint-Denis. Son père est menuisier, sa mère dessine les meubles, et ses jouets préférés sont des crayons et du papier. Puis la famille loue un atelier et un appartement à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine. Il entre à l'école : « si j'étais loin du bureau du professeur, mon talent de dessinateur, très admiré par mes camarades de classe, produisait beaucoup de croquis, et très peu d'apprentissage. Jusqu'à ce que l'enseignant me découvre judicieusement et me fasse rapidement passer au premier rang, où je n'avais d'autre choix que d'apprendre ». Doué pour la musique, il apprend le violon, mais il est surtout fasciné durant les cours par « une magnifique brune ». La suite du récit évoque, après la dépression mondiale, les vacances en Normandie. Toute l'esquisse d'autobiographie de cet homme de 52 ans fait sentir la naïveté, la candeur de l'enfant qu'il était : « je me souviens très bien de ces jours heureux, la première rencontre avec la fille d'une famille grecque en vacances, l'étrange sentiment d'amour, c'était pur et platonique et cela soulevait en moi des émotions que je ne comprenais pas ».

Les années passent : « C'était en 1936. Il y avait des changements sociaux en France, une nouvelle Sécurité sociale, et la prospérité était au coin de la rue. Même mon père pensait à acheter une voiture. En politique, la France était très inquiète. La guerre était dans toutes les conversations, mais ces craintes se sont rapidement apaisées, en 1937 l'exposition universelle de Paris a ouvert. Une fois de plus, la France était brièvement le centre du monde. ». Le couple a toutefois du mal à vivre et « pour joindre les deux bouts ma mère devait travailler, elle était douée pour la couture, et a trouvé un travail à temps partiel, j'ai dû arrêter les leçons de violon coûteuses. ». Dans l'atelier du père, il est fasciné par les outils et il fabrique « de petits pistolets en bois ».

Et puis soudain, il ne s'agit plus des visites de musées avec toute la classe, ou de la joie du premier vélo : « 1938, la guerre était le sujet de toutes les conversations ; je suis allé avec ma mère chercher un masque à gaz que l'on devait porter sur soi en permanence. Il y a même eu une évacuation des enfants vers la campagne, pour la première fois j'étais sans mes parents. ». Peu après, « l'Europe était en plein désarroi, c'était ce qu'on appelait la drôle de guerre ; les armées allemandes et françaises étaient positionnées à la frontière l'une de l'autre. Pendant un an, rien ne s'est passé et la France commençait à se détendre, grosse erreur. La propagande était à son apogée, les films de guerre montrant la glorieuse armée française ». Le jeune enfant de 13-14 ans joue avec sa première arme : « Une nuit, alors que j'explorais tous les coins de notre appartement, en grimpant sur une chaise, j'ai découvert sur le dessus d'une énorme commode de la chambre, un petit pistolet. C'était un automatique 6,35 mm chargé. Heureusement, mon esprit mécanique m'a fait comprendre comment il fonctionnait, et mon instinct de conservation m'a empêché de faire feu. J'ai joué avec pendant longtemps avant d'en parler à mon père, il ne m'a pas puni. ». Et il demeure un jeune candide auprès des filles : « je n'étais pas à l'aise avec les filles, j'avais de fortes attirances, mais j'étais trop timide pour faire quoi que ce soit, à cette époque l'ignorance était fortement cultivée par les parents. J'aurais aimé avoir une sœur à qui j'aurais pu demander conseil. »

Enfin : « C'était en mai 1940, l'enfer s'est déchaîné. À Paris, les nouvelles de la guerre étaient mauvaises, l'armée française battait en retraite, les premiers jours de juin, Paris a été bombardé. C'était loin de chez nous, mais très effrayant, nous sommes descendus dans la cave avec des bougies et avons essayé d'écouter le bruit lointain des bombes. [...] Je ne pourrai jamais oublier le matin où les Allemands sont entrés dans Paris, des milliers de personnes silencieuses, dont certaines pleuraient, s'alignaient dans les rues, des camions remplis d'Allemands en liesse et proprement habillés prenaient des photos, c'était une journée claire et ensoleillée, ils affluaient, les soldats allemands installaient des mitrailleuses sur la place de la

Bastille, l'Hôtel de Ville, dans toute la ville, pas un coup de feu n'était tiré, Paris avait été déclarée ville ouverte, la France n'était plus libre. »

Daniel Loty obtient à cette époque un diplôme de fin d'études, et entre dans une école professionnelle, tout en notant « un changement dans le système éducatif, l'école essayait d'endoctriner les enfants à la mode militaire, ils nous faisaient porter une sorte d'uniforme, presque comme des boy-scouts, nous apprenions des chants martiaux et des marches militaires, je n'aimais pas ça, mais les Allemands étaient en charge de cela maintenant ».

Le jeune garçon se rend de l'autre côté de la ligne de démarcation, à Lyon, où il va souvent au cinéma et où « on pouvait encore aller voir un film américain : « là au moins je pouvais fantasmer, vivre dans ce merveilleux pays qu'est l'Amérique où tout était possible ». Bientôt, la zone dite libre est occupée elle aussi. « C'était en novembre 1942 et les forces américaines débarquaient en Afrique du Nord, le vent de la guerre était en train de tourner. Les forces allemandes étaient embourbées dans une longue campagne en Russie, Hitler a décidé d'envahir le reste de la France ». Daniel Loty se rend dans la Creuse : « dans le petit village de Chambon-St-Croix, où je n'avais pas d'autre choix que de travailler dans une ferme ». Dernier havre de paix et dernière espérance sans lendemain : « Une fille nommée Linette était la fille d'une famille que mon père connaissait, j'étais très attiré par elle, mais je ne pensais pas trop à moi, mon visage était plein d'acné, je travaillais de l'aube à la nuit, j'étais maladroit avec les filles et j'étais rejeté, j'étais très sensible, c'était tragique pour mon ego. En me regardant dans le miroir je me suis vu laid, mon incompréhension de la nature féminine a fait le reste, je suis resté chaste et stupide. »

Vient le choix de la Résistance de la part du jeune homme de dix-huit ans. L'ensemble de l'extrait qui suit permet de percevoir à la fois : la fierté du combattant volontaire (sans rapport avec le sentiment du personnage de Voltaire jeté dans la boucherie d'une guerre entre princes) ; l'ingénuité de « la plus jeune recrue », dont l'autobiographe évoque si pudiquement, dans une phrase asyntaxique, la soudaine expérience traumatique : « Les horreurs de la guerre, des corps partout, l'odeur » ; et la transformation de celui qui reste pourtant encore un enfant en un « homme différent, cynique, froid, c'est la guerre qui vous fait ça ». Ce sont ces phrases écrites des dizaines d'années après la guerre qui laissent deviner ce qui anime le geste de l'illustrateur des scènes de guerre de *Candide* :

J'avais passé un an et demi à travailler à la ferme lorsque les alliés ont finalement débarqué en France. Presque du jour au lendemain, des choses se sont produites, une armée clandestine de guérilleros est apparue au grand jour, recrutant tous les Français désireux de combattre les Allemands, j'étais impatient mais effrayé, le moment était venu, j'étais volontaire, je me suis engagé. J'étais si heureux de quitter la ferme que j'aurais fait n'importe quoi. Un tout nouveau monde s'est ouvert à moi ; l'armée allemande était loin de notre village et la nuit les avions anglais dirigés par la radio *underground* parachutaient des armes et des munitions, pendant le jour nous nous entraînions dans les bois : comment saboter, embusquer l'ennemi et pour la première fois j'ai fait l'épreuve de la guerre, mais mes yeux juvéniles n'ont pas vu le danger. Je jouais à l'adulte, admirant les héros manipulant des armes brillantes et tout l'équipement moderne, ma curiosité scientifique était éveillée par la guerre moderne, les radios, les machines à coder, etc. Nous avions même des uniformes anglais, j'étais si fier de faire partie de tout cela.

Puis il y a eu de l'action, nous avons miné des routes, des ponts, tendu des embuscades aux convois allemands, et le terrain vallonné était à nous, nous avons appris à manier les grenades Gemmon, le plastic, la dynamite. Nous avons un prisonnier allemand, il cuisinait pour nous, nous avons eu des pertes et les Allemands ne faisaient aucun prisonnier, nous étions considérés comme des terroristes. L'homme qui commandait la région était le capitaine Chareill. Il s'est pris d'affection pour moi, j'étais la plus jeune recrue, et il m'a intégré au poste de commandement. J'étais toujours avec les officiers, je mangeais avec eux, et loin du combat rapproché, je pensais que j'étais fait pour ça. Après un certain temps, la France a été libérée et les troupes alliées se sont regroupées pour un assaut final sur l'Allemagne. Les F.F.I. [Forces françaises de l'intérieur] prenaient fin, l'armée régulière française était réorganisée à la hâte, et j'ai été envoyé sur la Riviera pour m'entraîner au combat. Mon unité était composée de vétérans de la campagne d'Afrique du Nord, j'étais stationné à Fréjus/Saint-Raphaël, quel temps ! c'était février,

le reste de la France grelottait, ici il y avait du soleil tous les matins. L'entraînement était dur. Finalement, les Alliés étaient prêts à attaquer et j'ai été renvoyé au front, prêt à traverser le Rhin. J'ai été attaché à une unité de communication, pour installer des lignes téléphoniques entre les postes de commandement.

Les horreurs de la guerre, des corps partout, l'odeur, les Allemands battaient en retraite mais non sans une résistance acharnée, Dieu veillait sur moi, je m'en suis sorti sans une égratignure. Lorsque la guerre a pris fin, j'étais en Allemagne avec les forces d'occupation françaises, quelle douce revanche, nous nous sommes servis de radios, de projecteurs de films, que j'étais le seul à savoir faire fonctionner.

À Carlsruhe, pendant les combats, nous sommes entrés dans une banque en partie détruite, j'ai pris un tas de marks en souvenir, nous pensions que l'argent vaudrait moins que rien. Jusqu'à ce que le mark allemand soit changé, cet argent m'a aidé à m'en sortir en Allemagne. Puis j'ai obtenu quelques jours de permission et je suis retourné à Paris. Quel changement ! Les gens dansaient dans les rues, toutes les nationalités des armées se mélangeaient joyeusement, tout le monde était d'humeur joyeuse, la guerre était terminée en Europe, mes parents étaient heureux de me voir, j'aime mes parents mais j'étais un homme différent, cynique, froid, c'est la guerre qui vous fait ça. Mais j'étais encore un enfant, je suis retourné à mon peloton en Allemagne, j'étais en garnison à Horb, dans le Wurtemberg, j'étais toujours en admiration devant tout ce qui était américain, alors j'ai essayé d'apprendre l'anglais au lieu de l'allemand. J'étais à un âge insensé, pas même 20 ans, j'ai même essayé de m'engager dans l'armée américaine, j'ai écrit à cet effet à l'ambassade américaine, ils ont poliment refusé.



Le jour de l'armistice
en occupation dans le Wurtemberg
(Allemagne)
La CIE CB3 du 126^e R.I.

Daniel Loty (tout à droite, avec 14 autres jeunes soldats), 8 mai 1945, Horb am Neckar (Bade-Wurtemberg).

Daniel Loty est démobilisé le 6 novembre 1945. Il apprend la couture, envisage aussi de travailler en usine, se marie avec Fernande et, invité par une tante et un oncle américains, il émigre aux États-Unis en juillet 1956. Il lit beaucoup de livres sur la Seconde Guerre mondiale, il voit de nombreux films et séries télévisées sur le sujet, et il se passionne pour la photographie et les films en 8 mm. Il ne parle jamais de la guerre à ses enfants, mais son cousin (émigré au Canada) raconte un jour à Annick, la fille de l'ancienne « plus jeune recrue », qu'il est un héros de guerre et qu'il a risqué sa vie pour sauver de nombreuses personnes.

Après son décès, sept illustrations de *Candide* sont retrouvées avec quelques autres dessins, dont on devine qu'ils sont les rescapés d'une autre époque. Fernande, qui l'a épousé en 1950, ne l'a jamais vu dessiner, sinon dans le cadre de son activité, alimentaire, de couturier.

Toutefois, elle connaît une anecdote qu'il lui a rapportée et qui date de la guerre : un ensemble de dessins épinglés au mur dans l'appartement parisien du jeune Daniel, représentant des chars, des avions et des bateaux militaires, a essuyé, en l'absence de son auteur, un tir nourri d'armes allemandes, ou françaises.

De cette activité artistique de jeunesse, seuls quelques dessins ont franchi l'Atlantique, et ils portent pour la plupart sur la guerre : c'est le cas d'un couple de dessins à l'encre, un « avion de bombardement (États-Unis d'Amérique) » et une « Forteresse blindée soviétique ». D'autres dessins sont encore assemblés dans deux « Bloc[s] dessin velin ». Le premier comporte des planches de bandes dessinées qui n'ont pas encore de texte ; le second mêle dessins légendés et non légendés. Dans les deux carnets, la plupart des feuilles sont utilisées des deux côtés. C'est le cas aussi des illustrations de *Candide*, probablement en raison de la pénurie de papier qui a sévi durant la guerre et plusieurs années après. En revanche, pour les carnets, tous les textes sous les dessins sont écrits à la plume et en lettres capitales, alors que les légendes des illustrations de *Candide* sont au crayon et en écriture cursive, ce qui laisse penser que l'illustrateur les tenait pour provisoires.

Les thématiques sont variées : les univers futuristes de science-fiction se taillent la part belle (ainsi sept planches du premier bloc forment une histoire autour d'armes, de machines et de vaisseaux spatiaux ; dans le second, une série de dix planches sans texte emprunte au style futuriste, avec des batailles d'aéronefs et un personnage qui s'apparente à un super-héros), de même que les scènes de combat (flèches, armes à feu en tous genres ou ces légendes sans équivoque : « Partout c'est la mort qui rôde », « Oh [!] maudite soit la guerre »). Une autre planche raconte le déclin de l'humanité à la suite d'une guerre, en 1992 (l'anticipation daterait-elle de 1942 ?). Si ces blocs présentent aussi des esquisses de travail (telles cette femme en corsage et en jupe, en trois positions, qu'une autre page reproduit à nouveau mais nue), ils manifestent une nette option narrative. Ainsi un dessin à l'encre, indépendant des blocs (une feuille de 30,5 cm de haut sur 42,5 cm de large), qui semble être la page de titre d'un récit intitulé « Une Aventure étrange », représente une fusée et trois personnages volants inspirés des super-héros des comics américains apparus dans les années 30 et devenus patriotiques avec la guerre. À ce dessin est superposé un papier calque reproduisant l'image en couleur. Au dos, seule mention de date dans tout cet ensemble, date elle-même lacunaire (il manque l'année), et en anglais : « june 23 » (un titre en français, une date en anglais : s'agirait-il d'une trace de multilinguisme des armées d'occupation en Allemagne ?). Dessins détachés ou encore assemblés, tout semble indiquer une activité assez intense, concentrée sur une période donnée, et abandonnée. Daniel Loty aurait-il rêvé à une carrière de bédéiste, lui qui a signé certains de ses dessins ?

3.

Le dessinateur a porté son attention sur un fragment de l'œuvre, à savoir les premiers chapitres de *Candide*. En effet, quiconque se souvient du conte fait aisément le lien entre les sept dessins et les chapitres II et III du récit, ainsi intitulés : « Ce que devint Candide parmi les Bulgares » et « Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint ». Un double dispositif assure cette connexion. D'une part, les personnages et les thèmes représentés, à la plume, sous-tendent un régime d'illustration d'épisodes ciblés du conte dont le dessinateur reprend les motifs : Candide emprisonné, Candide enrégimenté, Candide découvrant le « théâtre de la guerre ». D'autre part, l'organisation de la page met en évidence matériellement ce régime illustratif : une réglure ménage, sur la première planche, quatre cases de même dimension avec leur légende, et au verso, trois cases, également légendées, mais de taille inégale : la bande supérieure est formée d'une unique vignette, la bande inférieure de deux rectangles équivalents, soit deux cases.

Pour décrire la première planche, le plus simple est de citer le texte de Voltaire : chassé du château du baron, Candide est abordé par des recruteurs. Ces derniers ont vite fait d' enrôler le naïf héros qui rejoint un régiment bulgare, où il apprend l'exercice avec un certain talent.

Candide, tout stupéfait, ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s' avisa un beau jour de s' aller promener [...]. Il n' eut pas fait deux lieues que voilà quatre autres héros de six pieds qui l' atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu' il aimait le mieux d' être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres, et qu' il ne voulait ni l' un ni l' autre, il fallut faire un choix : il se détermina, en vertu du don de Dieu, qu' on nomme *liberté*, à passer trente-six fois par les baguettes ; il essaya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes ; cela lui composa quatre mille coups de baguette, qui, depuis la nuque du cou jusqu' au cul, lui découvrirent les muscles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course, Candide n' en pouvant plus, demanda en grâce qu' on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête ; il obtint cette faveur ; on lui bande les yeux, on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment, s' informe du crime du patient ; et comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu' il apprit de Candide, que c' était un jeune métaphysicien, fort ignorant des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. (chap. II, l. 41-65)

Sur le premier dessin (ill. 1), le dessinateur a représenté Candide, rasé, dépenaillé, enchaîné, chaussé comme Errol Flynn (l'acteur qui incarne Robin Hood, popularisé au cinéma dans la jeunesse de Daniel Loty, et toujours populaire à l' époque où semblent avoir été réalisés les dessins), reclus au fond d' une cellule, couverte de toiles d' araignée. Une souris lui tient compagnie. La légende (dont l' accentuation a été rétablie) indique : « Candide réfléchit bien à l' ombre sur les plaisirs forcés de l' incarcération. »

Le dessin est d' une grande qualité, de trait et de composition. Les contrastes du noir et du blanc suggèrent un rai de lumière et une profondeur. Tout ironie, elle peut évoquer au lecteur les cachots de l' Inquisition, mentionnés par Voltaire dans un chapitre ultérieur et bien connu :

[...] on vint lier après le dîner le docteur Pangloss, et son disciple Candide, l' un pour avoir parlé, et l' autre pour l' avoir écouté avec un air d' approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartements d' une extrême fraîcheur, dans lesquels on n' était jamais incommodé du soleil [...] (chap. VI, l. 14-19)

La périphrase (et antiphrase) de Voltaire a fait mouche. Elle paraît avoir marqué l' esprit du dessinateur, qui la restitue de manière synthétique (« bien à l' ombre »), en lui affectant un autre cadre. En effet, ce dessin ouvre le chapitre des expériences de Candide enrégimenté, en projetant, semble-t-il, dans l' épisode bulgare les éléments descriptifs d' une autre prison, celle de l' Inquisition. Ce faisant, le dessinateur donne au cachot rapidement mentionné dans le conte de Voltaire une consistance plus grande : l' illustration devient prolongement.

La suite de la planche séquence trois moments des aventures du jeune Candide. Dans la seconde illustration, il « achète » sa libération en acceptant le supplice, ce qu' explicite la légende : « On va libérer Candide... Par la mort, et le choix de celle-ci lui est offert ! ». L' illustration figure en arrière-plan un campement militaire ; des hachures en dessinent les ombres et créent la perspective. La composition est symétriquement organisée autour du personnage de Candide, qui, encadré par deux soldats, *balance* entre deux options intenable. Sur la troisième vignette, d' après la légende, « 400 guerriers ayant droit à un coup chacun sont en place et Candide en pleurs accepte de rentrer dans leur rang ». Un effet de symétrie est encore à l' œuvre : le haut du dessin présente une longue file de soldats qui se perd au second plan de la vignette (nouvel effet de profondeur de champ), avec, au premier plan, une sorte de samouraï, placé de face, solennel et menaçant ; le bas du dessin est occupé par le seul Candide, couché, tournant le dos au lecteur-spectateur. La quatrième vignette est ainsi légendée : « La nouvelle recrue est fêtée et capitaine lui fait d' avantageuses propositions. » Il s' agit d' une scène de

groupe et de liesse, presque circulaire : Candide occupe le centre, aux côtés du « capitaine » qui converse avec lui.

Les quatre vignettes de cette première planche ont assurément pour visée d'illustrer, avec un certain détail, les expériences de régiment de Candide (quatre vignettes pour une vingtaine de lignes). Il apparaît cependant que l'artiste dessine de mémoire : la confrontation du texte voltairien et des légendes révèle des écarts avec le texte-source – les données chiffrées en sont l'exemple le plus évident (ici, « deux mille hommes », soit « quatre mille coups de baguette » ; là « 400 guerriers ayant droit à un coup chacun »). En outre, les légendes ont été tracées au crayon, en écriture cursive, et non à l'encre et en capitales, comme sur les autres planches de Daniel Loty. Espérait-il retrouver le texte pour en donner la lettre exacte ? Par ailleurs, l'artiste se focalise sur l'épisode meurtrissant des coups de bâtons, en somme sur l'acmé du chapitre, par sa violence. Il y consacre deux illustrations (2 et 3). Enfin, l'artiste s'autorise de légères extrapolations. Dans la première vignette, il investit probablement le cachot du deuxième chapitre de réminiscences des prisons de l'Inquisition. Quant à la quatrième vignette, elle résiste à la lettre du conte-source : quelles sont ces « avantageuses propositions » d'un « capitaine » ? Rien ne nous est dit par Voltaire. S'agirait-il de souvenirs personnels ? Notre illustrateur de *Candide* a lui aussi rejoint l'armée, avec enthousiasme – et une forme d'inconscience qu'il partage avec le héros de Voltaire. L'autobiographie de Daniel Loty le dit en creux. Elle livre plus explicitement le nom du capitaine Charles Chareille, ancien sabotier, qui, après avoir entraîné des volontaires, a participé à la libération de Guéret en juin 1944. L'illustrateur de *Candide* a connu ce capitaine au grand cœur, doué d'une véritable aura, qui avait pris la jeune recrue sous son aile.

L'enrôlement de Candide fait donc l'objet, dans la transposition dessinée, de surimpositions. D'une part, la fiction nourrit la fiction (des transferts du chapitre VI vers le chapitre II permettent de transformer la phrase en scène). D'autre part, l'expérience vécue s'amalgame à la fiction pour développer les suggestions du texte dans une direction personnelle, le personnage de Candide soldat ayant fait l'objet d'une identification chez le dessinateur confronté, jeune et candide, aux promesses d'héroïsme et aux horreurs de la guerre.

La deuxième planche au verso déploie trois illustrations du célèbre troisième chapitre. Le premier dessin (ill. 5), qui occupe l'espace de deux vignettes, est peut-être le plus abouti de cette seconde série. En voici la légende : « Les Maures attaquent, c'est la guerre et quelle guerre. Candide regrette sa calme prison ». La situation du personnage, placé presque au centre du dessin, caché au cœur des combats, de même que les éléments qui figurent de part et d'autre, composent une image qui fait écho au texte voltairien :

Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. [...] Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque. (chap. III, l. 6-14)

Les flèches, les machettes, les gourdins ont toutefois remplacé les mousquets et les baïonnettes. L'arsenal militaire renvoie davantage à l'imagerie médiévale et, de manière concomitante, à un univers de bande dessinée qui rappelle Spirou (créé en 1938) et Lucky Luke, le héros de western inventé par Morris (1947). Les Bulgares et les Abares sont devenus les Maures (guerriers que Voltaire mentionne, au cours des récits de la Vieille), cette confusion expliquant en partie la bizarrerie des costumes dont ils sont affublés. Anticipant la suite du chapitre, une tête coupée et un bras sectionné occupent une place centrale dans la composition. Nous les retrouverons, motifs traumatiques, dans tous les dessins de cette planche. S'il n'y a pas fidélité à la lettre du texte de Voltaire (qui se trouve infiltré par d'autres imaginaires), il y a fidélité à son esprit : la guerre, véritable chaos, est carnage, boucherie qui n'a rien d'héroïque.

Les deux illustrations qui suivent (ill. 6 et 7) en témoignent encore. La première offre une légende assez développée : « Candide décide de rejoindre un pays plus calme et traverse des régions dévastées où règne la plus grande désolation » (ill. 6), la dernière est plus laconique : « Il marche et marche » (ill. 7). La violence du texte, restituée de mémoire, est intacte, réactivée par celle vécue par le jeune homme, lorsqu'il poursuit, avec d'autres soldats de l'armée française, les régiments allemands en débâcle. Les rives du Rhin ont dû livrer leur lot de charniers, la réalité rejoignant la fiction voltairienne.

[...] il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés. (chap. III, l. 16-26)

Le dessin (ill. 6) réactive deux motifs textuels reliés, celui des innocents victimes de la violence guerrière et celui de la dévastation matérielle. Un vieillard affublé d'un costume ottoman gît au premier plan, sur la droite ; sur la gauche du dessin, une femme dénudée et percée d'une flèche (une autre forme d'éventration) occupe le second plan. Un corps étêté se confond presque à ce dernier cadavre. Au sol gisent des membres épars, sectionnés. L'arrière-plan représente un paysage lugubre, arbres calcinés et mesure ruinée. Deux charognards planent sur ce déjeuner en forme de charnier. Le texte de Voltaire est ainsi réactivé et surinvesti par les affects et les goûts personnels qui affleurent dans cette transposition. Le dernier dessin décline le même thème, à l'instar de Voltaire qui poursuivait ainsi : « Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques provisions dans son bissac [...] » (chap. III, l. 27-31). Le dessinateur concentre dans son dessin les trois thématiques principales : corps dépecés, paysages incendiés, et fuite du héros. Affublé d'un chapeau qui rappelle celui du héros Robin des bois, Candide marche longtemps avant de quitter le théâtre de la guerre. Ces redondances thématiques sont significatives : la désolation et les corps démembrés du chapitre III (et d'autres chapitres d'ailleurs, comme Olivier Ferret l'a démontré dans « Faut-il vous l'emballer ? Comment la baronne, sa fille, la vieille et sa mère furent successivement "coupées en morceaux", avec application, ou à la hussarde, et ce qui s'ensuit » ; voir *La Femme coupée en morceaux*, éd. Michèle Clément et Anne Larue, 1999, p. 45-57) reviennent dans les dessins avec la force hallucinatoire du traumatisme. Dans la dernière illustration, au premier plan, une tête coupée tient entre ses dents une jambe sanguinolente. Une telle abondance illustrative pour un seul épisode est rare : ainsi aucune des éditions illustrées consultées pour cette notice ne comporte plus de deux gravures pour un même chapitre.

4 et 5.

Daniel Loty a-t-il lu *Candide* ? Les écarts avec la lettre du texte indiquent qu'il n'a pas l'exemplaire sous les yeux. Aura-t-il découvert Candide à la radio ? En effet, à l'occasion du 250^e anniversaire de la naissance de Voltaire, a été diffusée le 2 décembre 1944 sur la chaîne nationale de la Radiodiffusion française une adaptation radiophonique de *Candide* par Jean Tardieu (avec musique de Claude Arrieu). Une rediffusion a été donnée sur la même chaîne le 10 septembre 1946, avec une nouvelle distribution dans laquelle Michel Bouquet donnait sa voix au jeune baron. L'hypothèse d'une découverte radiophonique, séduisante, se heurte au fait que l'Histoire de la Vieille, la seule à mentionner des Maures, a été écartée de la version rediffusée, dont nous possédons aujourd'hui le texte. Elle supposerait que la première

adaptation (dont aucune trace matérielle ne permet de cerner la nature exacte) était différente de la rediffusion (CV 10, p. 179-191). Cette programmation, concomitante des événements traumatiques, peut-être de l'exécution des dessins, témoigne cependant d'un moment où le conte devient populaire. À cet égard, nous pourrions signaler, à la suite de François Jacob, *Si Versailles m'était conté* de Sacha Guitry en 1954, le *Candide* de Leonard Bernstein en 1956 ou en 1960 le film de Norbert Carbonnaux, *Candide ou l'Optimisme au XX^e siècle*, que le réalisateur nourrit de ses souvenirs de captivité et transforme en croisade contre la guerre (F. Jacob, *Voltaire après la nuit. Paris, Moscou, Genève*, Publications de la Société Voltaire 5, 2021, p. 123-142).

Il semble donc que Daniel Loty a lu *Candide*, comme d'autres durant cette époque troublée. Il a quitté le système scolaire juste avant que les *Contes* de Voltaire ne soient introduits en 1941 dans le programme de première (puis en 1947 en seconde ; voir Laetitia Perret-Truchot, « Voltaire enseigné au lycée depuis 1804 : permanences et évolutions », CV 9, 2010, p. 143). Mais cette mise au programme a pu favoriser la diffusion du livre. Le jeune homme a-t-il eu entre les mains un *Candide* illustré ? Cela semble peu probable. Les exemplaires de cette catégorie publiés au XX^e siècle sont plutôt des éditions de semi-luxe, à tirage limité. Signalons, dans cette gamme, le *Candide* illustré par Gus Bofa, le Poilu dessinateur, en 1932, la publication des Éditions de Cluny, en 1937, illustrée par A. E. Marty, celle des Éditions du Rameau d'or (Paris, Paul Cotinaud), illustrée par Henry Lemarié (1952). Il est peu probable que le dessinateur ait vu l'un de ces ouvrages dont les options graphiques (par exemple la polychromie pour les illustrations de Marty et Lemarié) sont très différentes de celles qu'il a retenues (le blanc et le noir de l'encre). Seul Bofa s'en rapproche en esquissant sur une même planche une série d'épisodes figés qui évoque, sans les gouttières, les cases des bandes dessinées. Ce parti pris bédéiste ressort chez Daniel Loty, non seulement par la présence de cases, mais aussi par un style proche de celui des comics : ses personnages, comme caricaturés, confinent au grotesque ; le réalisme jouxte le second degré et l'exagération ; les scènes sont dynamiques et suggèrent (à l'exception de la première vignette) le mouvement. Ces dessins confirment que le texte de Voltaire se prête particulièrement à l'adaptation bédéiste, comme l'affirmait Michel Dufranne, un des scénaristes d'un *Candide* en BD publié chez Delcourt en 2008 : « Le style voltairien m'a toujours semblé très "bande dessinée", une première couche visuelle, une seconde lecture, une troisième de compréhension et de réflexion sur le propos » (CV 13, p. 245). À l'heure où Walt Disney galvanisait le patriotisme américain et où Mickey Mouse accompagnait de son effigie les audacieux aviateurs, il était plus logique encore que notre dessinateur insuffle cet imaginaire américain à sa retranscription graphique de *Candide*, devançant les adaptations dessinées d'un Joann Sfar (2003) ou d'un Quentin Blake (2011).

Si les dessins de Daniel Loty manifestent par leurs options graphiques une indéniable originalité et un grand savoir-faire en matière de composition, il n'est pas le seul lecteur de *Candide* à avoir été saisi et définitivement marqué par les chapitres du conte consacrés aux expériences militaires du héros impréparé. Rappelons, à la suite de Michel Delon, que la guerre de cinq ans (1914-1918) avait donné dans son sillage un « regain d'actualité » au conte et imposé un « enrôlement de Voltaire » (« Candide et Justine dans les tranchées », *SVEC* 185, 1980, p. 109-114). Les applications d'un Rémy de Gourmont citant le troisième chapitre dans « Le roi des Bulgares » – « Ne dirait-on pas l'aspect d'un village belge, après que les Allemands y eurent passé ? » (*Pendant l'orage*, 4^e éd., E. Champion, 1915, p. 41-42) – pouvaient être reconduites trente ans plus tard. Encore aujourd'hui, ce sont les mots du troisième chapitre qui s'imposent dans l'éditorial du bulletin 124 de la Société française d'étude du XVIII^e siècle (avril 2022) pour dénoncer la guerre en Ukraine : « On pense alors immanquablement à Candide, chassé du paradis terrestre, errant à travers les villages incendiés et enjambant les "membres palpitants" des agonisants, et au pessimisme d'un Voltaire pour qui la guerre reste le mal universel [...] ». Les deux chapitres sur lesquels le dessinateur a focalisé son attention

pourraient ainsi constituer des « pensées sur la guerre » ou des « impressions de guerre » extraites du fameux conte de Voltaire.

Les illustrations isolent les atrocités de la guerre, sans aucune référence au débat philosophique sur l'optimisme, à l'exception peut-être de l'ironie de la première légende sur les plaisirs de l'incarcération, et de la troisième sur la libération par la mort. On pourrait parler ici d'un *effet Candide* qui délaisse la dimension philosophique du texte. Il ne s'agit plus de rejeter l'optimisme théologique, de s'opposer au fatalisme ou d'y céder, d'avouer qu'il faut croire sans comprendre ou, selon une interprétation en décalage avec le *Poème sur le désastre de Lisbonne* et le repli sur soi de la fin de *Candide*, de prôner l'action. Les dessins produisent un insert, un gros plan sur la guerre vécue comme traumatisme. Le statut de la guerre a profondément changé, des luttes armées de la Succession d'Espagne qui ouvrent le XVIII^e siècle à la Seconde Guerre mondiale, et *Candide* joue d'ailleurs un rôle non négligeable dans l'histoire de la disqualification des guerres princières, tandis que durant le siècle émergent des projets de paix perpétuelle, de celui de l'abbé de Saint-Pierre en 1713 à celui de Kant en 1795.

Alors même que le dessinateur s'est engagé avec fierté dans la Résistance et dans une guerre nécessaire contre le nazisme, ses illustrations de *Candide* font surtout voir les corps meurtris et dépecés. Mais le texte de Voltaire a inspiré un geste artistique qui permet de mettre à distance l'horreur vécue, grâce à l'ironie du style, ici la nature burlesque du dessin à propos des abominations de la guerre, l'ironie des légendes, ou encore l'écart entre ces légendes et la réalité représentée par les dessins. La distanciation ironique et le geste artistique, vif, allègre, permettent de dépasser le silence et la torpeur, en s'appuyant sur le souvenir d'une autre création artistique.

Les dessins de Daniel Loty révèlent l'itinéraire et l'univers singuliers d'un jeune homme du milieu du XX^e siècle, irrémédiablement marqué par la guerre comme tant d'autres « jeunes recrues ». Quant aux chapitres de *Candide*, ou à leurs illustrations, s'ils peuvent frapper si vivement l'esprit de personnes qui n'ont jamais connu la guerre, c'est probablement que le traumatisme se transmet, de génération en génération.



Daniel Loty, Horb am Neckar (Bade-Wurtemberg), juillet 1945.